



Yamen Manai

Bel abîme

elyzad poche

Bel abîme

Du même auteur

La marche de l'incertitude, Elyzad poche, 2010, Prix Comar d'Or, Prix des Lycéens Coup de cœur de Coup de Soleil.

La sérénade d'Ibrahim Santos, Elyzad, 2011 ; poche, 2018, Prix Biblioblog, Prix de la Bastide, Prix Alain-Fournier.

L'amas ardent, Elyzad, 2017, Prix Comar d'Or, Prix des Cinq Continents de la francophonie, Grand Prix du Roman Métis, Prix Maghreb de l'ADELF, Prix Lorientales, Prix Coup de Cœur de Coup de Soleil, Prix L'Arganier des lycées français de Rabat et Tanger, Prix des Lecteurs « Écrivain.es. d'ailleurs » ; J'ai Lu, 2019.

Bel abîme, Elyzad, 2021, Prix de la Littérature arabe, Prix Orange du Livre en Afrique, Prix du Roman Métis des lycéens, Prix Texto université Sorbonne Nouvelle, Prix de l'Algue d'Or, Prix La Passerelle, Prix Flaubert, Prix Micheline.

Yamen Manai

Bel abîme

roman

elyzad *poche*

I make music for my people.

NTM

1.

Maître Bakouche ? Vous plaisantez ? Vous pouvez me cogner, comme l'ont fait tous les autres, mais je ne vous appellerai pas maître. Vous pouvez vous broser, je ne le dirai pas, je ne suis pas votre chien. Monsieur, c'est tout ce que je vous dois, et encore, c'est parce que je ne vous connais pas. Peut-être en vous connaissant mieux, je finirai par vous appeler l'enculé.

Que je me calme ? Détrompez-vous. Calme, je le suis. Ne croyez pas, à cause de ma gueule retournée, que je suis échaudé pour autant. Vous êtes là pour m'aider ? Permettez-moi d'en douter. Vous ne me connaissez ni d'Ève ni d'Adam, et vous voulez m'aider ? Les êtres les plus proches m'ont toujours enfoncé, alors comprenez bien que j'ai du mal à croire à la main tendue d'un inconnu. C'est que c'est votre métier, vous êtes un avocat commis d'office ? C'est étrange. Je ne savais pas qu'on pouvait être maître et commis à la fois. Que je baisse d'un ton, vous n'êtes pas mon ennemi ? Qu'en savez-vous ? Avez-vous des enfants, monsieur Bakouche ? Les aimez-vous ?

Le leur dites-vous ? Les prenez-vous dans vos bras, les embrassez-vous, ou êtes-vous comme vos congénères, à les aimer à votre façon ?

C'est à moi de répondre aux questions ? D'accord, entendu. Mon dossier est sur la table, épais comme la Bible. J'ai déjà tout dit aux policiers, alors que voulez-vous savoir de plus ? Reprendre depuis le début ? L'affaire est sérieuse ? Un peu qu'elle est sérieuse, c'est même l'affaire la plus sérieuse de ma courte vie. Les charges qui pèsent sur moi sont lourdes ? Vous croyez qu'elles datent de cette nuit, les charges qui pèsent sur moi ? Laissez-moi vous dire : depuis que j'ai ouvert les yeux sur ce monde, je le sens peser sur moi de son poids injuste, et je m'y suis habitué. Alors vos charges lourdes, vous pouvez vous les mettre où je pense.

Non, je n'ai pas ma langue dans ma poche. Mes poches sont vides depuis que je suis né, mis à part ce fameux jour où mon père m'a donné vingt dinars pour que je sorte me faire plaisir, m'a-t-il dit. Tiens mon garçon, va au cinéma, c'est bien ça que tu voulais ? Tiens, tu pourras même t'acheter une crêpe. J'ai regardé sa main tendue et j'ai levé vers lui des yeux incrédules. Il y avait dans son regard une douceur étrange, car toute douceur dans ses yeux est étrange. Ma mère m'a soufflé à l'oreille : Vas-y, prends, tu vois

qu'il t'aime. Alors j'ai eu un doute, je me suis dit que je m'étais peut-être trompé sur son compte. J'ai saisi le billet. C'était presque irréel, comme dans un rêve bizarre, d'autant plus que le cheval de Kheireddine s'est mis à hennir et à se cabrer*. Sans doute pour me prévenir, mais ça sur le coup, je ne l'ai pas compris. J'avais juste peur de me réveiller sans être allé au cinéma, alors j'ai enfoui le billet dans ma poche et j'y ai couru. C'est la seule fois où j'ai eu quelque chose dans ma poche, et je peux vous dire que ma langue n'y était pas.

Pourtant, la nuit même, j'ai tiré sur mon père ? Oui, c'est exact. Si je regrette mon geste ? Non, je vais même vous dire, si c'était à refaire, je le referais. Et monsieur le maire ? Je confirme, c'est encore moi. Et le ministre de l'Environnement, aussi, oui, c'est toujours moi. Et dites-vous que si on me redonnait le fusil et qu'on les alignait devant moi, le président, les ministres et tous les députés, je tirerais sur eux. Je leur prendrais leurs mains, les uns après les autres, à cette bande d'enculés.

Est-ce que je suis conscient que de tels actes, doublés de tels propos, condamnent mon avenir ? C'est une bonne blague, monsieur Bakouche, et si j'avais pas mal partout, je rirais de bon cœur.

* Sur le billet de vingt dinars tunisiens figure Kheireddine Bacha à cheval.

Mon avenir était déjà condamné bien avant tout ça. Pourquoi ? Parce que je suis né ici, dans ce pays, parmi ces gens, parmi vous. Comment expliquer alors que trente jeunes du quartier se sont jetés dans la mer s'ils avaient un avenir ici ? Pourquoi Tarek le cerveau s'est-il embarqué là-dedans, sa licence de maths collée contre sa poitrine, s'il avait un avenir ici ? Combien de fois il a écrit au ministère pour être affecté ? Et Ziwen le jardinier, avec son diplôme d'agronome ? Combien de fois il a écrit à l'office pour qu'il soutienne son projet d'agriculture biologique ? Il répétait à qui voulait bien l'entendre que l'Europe a donné au gouvernement des subventions pour les gens comme lui, et que cela faisait des années qu'il ne voyait pas la couleur de cette aide qui lui revenait de droit. Même Moussa le chat, le moins diplômé mais le plus futé de tous, il s'est livré au Grand Bleu alors que ce mec déteste l'eau au point de ne pas supporter une goutte de pluie. Tous ces gars, qui avaient le cul vissé aux chaises du Café des Sports à siroter le même capucin, et qui rêvaient d'un avenir comme d'un bus qui ne passe jamais, les voilà aujourd'hui qui nourrissent les poissons de leurs corps de noyés. Alors je vous avoue que non, je n'ai pas pensé à mon avenir une seule seconde quand j'ai tiré sur tous ces gens.

Si j'ai agi seul ? Oui, il n'y avait que moi et personne d'autre. C'étaient mes oignons, c'était

mon baroud. Qui me dictait mes actes ? Ma rage, ma colère, je présume. Non, je n'ai prêté allégeance à personne, je ne suis pas affilié à un groupe terroriste. Je n'aime pas les groupes, aucun, qu'ils soient terroristes ou non. Pourquoi je ne les aime pas ? C'est que je sais ce qu'est un groupe, j'en ai fréquenté un au collège, suffisamment longtemps pour être vacciné. Depuis, je suis toujours seul avec mes écouteurs dans les oreilles, et je ne parle à personne. Pourtant, j'étais membre d'un groupe populaire, avec des jolies filles. Tout le monde rêvait de faire partie de la bande, de passer les récréations avec eux dans la cour. Et moi, j'ai eu ce privilège, mais je n'étais pas dupe. S'ils m'ont accepté, ce n'était pas parce que j'étais beau ou à la mode. Ils m'ont accepté parce qu'ils pompaient leurs devoirs sur moi. Je me pointais une demi-heure plus tôt pour leur ouvrir mes cahiers, et ces enflures recopiaient mon travail et ils étaient contents, et quand sonnait la pause, ils me faisaient une petite place à leurs côtés. Au début, j'étais heureux, parce que parmi eux, il y avait une fille qui me plaisait. Elle me plaisait depuis longtemps, et avant Bella, je pensais à elle tout le temps. À la récré, j'essayais toujours de me mettre près d'elle, d'effleurer son épaule avec la mienne. Parfois, elle se retournait et me souriait, et je devenais tout rouge. Mais ils étaient mauvais, même elle. Ils parlaient tout le

temps dans le dos des autres, et ne disaient que des méchancetés. Quand Ghazi n'était pas là, ils se foutaient de sa gueule à cause de ses bagues aux dents et le surnommaient l'homme de fer, et devant lui, ils arboraient de grands sourires. Quand Farès n'était pas là, ils se foutaient de sa gueule à cause de ses sourcils épais qui se rejoignaient et le surnommaient le palmier, et devant lui, ils affichaient de grands sourires. Ils appelaient Lobna la grosse à cause de son poids et Myriam la pute parce que la rumeur disait qu'elle avait embrassé deux garçons sur la bouche à une semaine d'intervalle, et devant elles, ils étalaient de grands sourires. Je me doutais bien que j'avais un surnom, moi aussi, et qu'ils me mettaient en charpie quand j'avais le dos tourné. Alors j'ai décidé de ne plus leur ouvrir mes cahiers, de ne plus les calculer, et de me boucher les oreilles avec des écouteurs pour ne plus entendre leurs saloperies, ni aucune autre d'ailleurs. Et si on me redonnait le fusil et qu'on alignait tous les groupes du monde, je les enverrais aussi en enfer, car chaque groupe croit être meilleur que ses semblables et que dans le même groupe, chacun se croit le meilleur du lot. Alors il est peut-être temps d'en finir avec toutes ces conneries.

Non, je ne suis pas un islamiste. Je l'ai déjà dit aux flics et c'est là qu'ils ont arrêté de me tabasser.

Je n'ai pas tiré ces balles au nom d'Allah mais au nom de Bella. Les islamistes, je ne peux pas les encadrer, ce sont des enculés comme les autres. Ils disent que les chiens sont impurs et que les femmes doivent rester à la maison à s'occuper des mioches. Mais moi je sais que les chiens sont purs et que sans le travail de ma mère, on aurait crevé la dalle. Ce n'est pas mon père qui allait nous mettre quoi que ce soit dans le bec. Non, je ne suis pas un islamiste. Je suis juste musulman. Enfin je crois. Des fois je prie, et d'autres pas. L'envie de parler au bon Dieu, c'est comme l'envie de parler aux gens, ça va, ça vient. Si je fréquente une mosquée ? Non, la dernière fois que j'y ai mis les pieds, j'étais au collège. Laquelle ? La grande mosquée des Aghlabides, à Kairouan. Oui comme vous le dites, la première mosquée d'Afrique, une fierté patrimoniale, surtout avec tous les tags des marchands sur ses murs extérieurs pour réserver leur place le jour du souk. Je les ai vus de mes yeux, lors d'une visite scolaire. Une sortie culturelle, la seule en trois ans. Par respect, j'avais enlevé mes chaussures et les avais déposées à l'entrée de l'enceinte alors que les autres piétinaient partout et s'en foutaient royal. Vous n'aurez aucun mal à deviner la suite. C'est bien ça. En sortant, je ne les ai plus retrouvées. Pourtant, elles étaient pourries ces chaussures, comme tout ce que je porte. Qu'on ait pu les

voler m'hallucine encore. J'ai fini l'excursion pieds nus. Je n'avais pas de quoi me payer une paire de chlekas*, et ce ne sont pas les profs qui nous accompagnaient qui allaient me sortir de cette galère. Y en avait même un qui s'esclaffait et se payait ma tête : T'as qu'à te dire que t'es à la plage. J'avais honte, et je me suis juré de ne jamais remettre les pieds dans une mosquée. Le soir, je me suis fait défoncer par mon père parce que j'avais perdu ma seule paire de chaussures.

* Savates.

Un adolescent révolté nous livre avec fougue son cruel éveil au monde. Heureusement, il a Bella. Entre eux, un amour inconditionnel et l'expérience du mépris dans cette société qui honnit les faibles, jusqu'aux chiens qu'on abat « pour que la rage ne se propage pas dans le peuple. » Mais la rage est déjà là.

PRIX DE LA LITTÉRATURE ARABE

PRIX ORANGE DU LIVRE EN AFRIQUE

PRIX DU ROMAN MÉTIS DES LYCÉENS

PRIX TEXTO UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE

PRIX DE L'ALGUE D'OR - PRIX LA PASSERELLE

PRIX FLAUBERT - PRIX MICHELINE

Né en 1980 à Tunis, Yamen Manai vit à Paris. Ingénieur, il travaille sur les nouvelles technologies de l'information. Il est l'auteur de trois romans parus chez Elyzad, tous primés : *La Marche de l'incertitude* (2009), *La Sérénade d'Ibrahim Santos* (2011) et *L'Amas ardent* (2017).



9 782492 270994

7,50 €

www.elyzad.com

elyzad poche